

Georges Duby, Œuvres, Édition de Felipe Brandi.
Préface de Pierre Nora. Gallimard, « Bibliothèque de la
Pléiade », n° 641, 2019, 2 080 pages, 72,50 € (65 € jusqu'au
31 mars 2020).

Cyprien Mycinski

DANS **ÉTUDES** 2019/12 Décembre , PAGES XII À XII
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.4266.0121l

Date de mise en ligne : 27/11/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2019-12-page-XII?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Patrick Autréaux

Quand la parole attend la nuit

Verdier, « Jaune »,
2019, 176 pages, 15 €.

■ Ce nouvel écrit de Patrick Autréaux s'avance comme un roman. Mais que recouvre ce genre ou cette ruse? Roman d'apprentissage de Solal, qui étudie la médecine; roman d'initiation par la passion amoureuse, mais aussi roman d'introspection où se perçoit la parenté avec la psychanalyse. Narration de l'amont comme de l'aval, le roman explore une temporalité qui est moins celle du souvenir d'enfance (et de l'impression que laissent en soi les peluches, selon une sublime première phrase), du trauma ou de la faute que de ce qui marque et reste cependant encore indiscernable en attente de son expression. Le récit, aux nervures fines et tendues, emmène le lecteur là où ce qui s'édifie surgit de ce qui implose, déchire et détruit. Ou plutôt, le récit naît des traces que laissent ces déflagrations, comme le sont la chute du mur de Berlin et l'effondrement des tours du World Trade Center le 11 septembre 2001. Ce ne sont pourtant pas de ces événements qu'est faite l'Histoire: ils n'en sont que la fable qui éclaire la façon dont les catastrophes sont, dans nos vraies vies, l'occasion de relances. Paradoxe de l'empreinte où l'insensible parle plus fort que le tonitruant, quand ce qui permet de voir vient, non pas de la tension de l'examen, mais du tact, qui ne fait

pas l'économie de l'hésitation, du tâtonnement pour discerner. Tissé de poèmes, ce roman d'apprentissage met sur la (fausse) piste de l'autobiographie et relèverait bien encore de l'écriture des moralistes: maximes sur la conduite de vie qui mettent le cœur à nu bien plus que la chair, et détrompent des malentendus dont l'esprit se berne pour masquer les violences qu'il veut voir dans l'amour. Nulle mélancolie ni complaisance mais l'écoute, la palpation de l'empreinte que laisse en soi l'être aimé. Autréaux poursuit ici son invention littéraire de l'auscultation des sources de l'empathie.

■ Patrick Goujon

Jean-Luc Coatalem

La part du fils

Stock, « La bleue »,
2019, 272 pages, 19 €.

■ Il y a près de soixante-quinze ans que s'est achevée la Seconde Guerre mondiale. Pourtant, le travail de mémoire n'est pas terminé. Comme elle est vraie cette parole de l'Écriture: « Les pères ont mangé du raisin vert et les dents des fils en ont été agacées » (Jérémie 31,29)! Dans ce roman largement autobiographique, Jean-Luc Coatalem nous raconte son enquête sur le sort de son grand-père, résistant breton disparu pendant la guerre. Il avait pu éprouver à quel point le propre silence de son père pesait sur lui: « Il était devenu cet homme fiable, taciturne, mesuré en tout. Un père sur qui on pouvait compter, présent

parmi les absents, tenace dans les incertitudes, mais qui ne demandait rien, ne s'apitoyait jamais ni sur les autres, ni sur lui-même. Taiseux, surtout. » Nombreux sont les ouvrages de ces dernières années qui disent avec force cette nécessité humaine de faire la lumière en osant une parole sur les vies et les choix de leurs pères et grands-pères. Ils portent sur la Shoah, sur la guerre d'Algérie ou sur d'autres drames familiaux plus intimes : tous disent le prix de la parole. La récolte pourra parfois paraître maigre mais elle fait vivre : elle relève et restaure, apaise et ouvre au pardon comme à la gratitude. C'est tout un monde que l'auteur fait sobrement revivre pour nous : celui de cette Bretagne d'avant-guerre (et il faut être plus précis : du Finistère et même de Brest), avec ses pesanteurs et ses forces, ses coutumes et ses silences. Bien écrit, sans effets de manche, le témoignage sur cette longue enquête est une œuvre de *pietàs* et, en même temps, une nécessité intérieure. Pour qui aime les histoires de paroles et de familles, les récits sobres et véridiques, les fils qui partent, à tâtons et en tremblant, en quête de la vérité de leur(s) père(s).

■ Marc Rastoin

Yancouba Diémé

Boy Diola

Flammarion, 2019, 192 pages, 17 €.

■ « Boy Diola », c'est l'appellation moqueuse et affectueuse par laquelle les Dakarais nomment ce garçon débarqué des rizières

et des forêts de Casamance, au sud du Sénégal. C'est également le père du narrateur, Aperaw, mot qui signifie « le père » en diola, la langue d'origine de Yancouba Diémé et des siens. « Boy Diola », c'est enfin ce livre, simple et émouvant, qui retrace à la fois l'histoire du père, l'écriture du fils et la relation entre les deux. Seize parties, composées de chapitres très courts, donnent un rythme rapide et saccadé au trajet d'un émigrant africain des années 1960 depuis son village de brousse jusqu'à un pavillon d'Aulnay-sous-Bois, en passant par Dakar, Marseille, Paris, des rizières casamançaises aux usines Citroën de la banlieue parisienne. En 2010, des êtres humains échouent, ou sont largués, sur une plage de Corse et acheminés dans des centres de rétention. En 1969, les bateaux dans le port de Dakar acceptent à leur bord des jeunes hommes en quête de travail : « C'est les Blancs qui nous ont ramassés. On nous a ramassés pour venir travailler en France. » Pas de visa ni d'immigration clandestine pendant les Trente Glorieuses, mais le travail à la chaîne, le licenciement abusif, l'expulsion du logement que l'on ne peut plus payer, les deux épouses et les neuf enfants à nourrir, la débrouille dans les marchés et les boulots intérimaires. Au bout du compte, la nationalité française et la retraite au pays. Ces vies, pudiques et anonymes, que ce roman nous donne à voir, à aimer. Un fils attire notre regard sur son père et, à travers lui, sur ces hommes, ces femmes et ces

enfants qui font la richesse de la société française, dans le plus grand silence...

■ Véronique Petetin

Roland Buti

Grand National

Zoé, 2019, 160 pages, 16 €.

■ Après *Le milieu de l'horizon* (Zoé, 2013), récompensé par de nombreux prix, l'auteur suisse Roland Buti signe un court roman, véritable petit bijou doté de personnages attachants et d'une écriture sensible et généreuse. Carlo Weiss est jardinier paysagiste. Après seize ans de vie commune avec Ana, il se retrouve seul après leur séparation et le départ à Londres de sa fille étudiante en arts. En dehors du travail, il se lie d'amitié avec Agon, son ouvrier kosovar exilé, ancien professeur de français. Ce dernier espère obtenir un permis de séjour définitif en Suisse où il a trouvé une paix relative, surtout au sein de sa parcelle de jardin partagé qu'il cultive amoureusement au milieu des autres, véritables représentations internationales horticoles signalées par des drapeaux du monde entier flottant au-dessus des légumes. Dans son cabanon, Agon relit ses classiques français en mâchant des confiseries au cannabis qu'il partage volontiers. Un jour, Carlo apprend que sa mère s'est enfuie de sa maison de retraite. Il la retrouve dans un palace suranné des Alpes vau-

doises où, jeune fille, elle livrait à vélo le pain de son père boulanger. Après discussion, il accepte qu'elle séjourne dans cet hôtel qui lui rappelle des souvenirs amoureux. En un nombre de pages restreint, l'auteur parle merveilleusement des relations humaines et de ce que l'on ignore de l'autre qui nous est proche. Il suffit de simples contingences pour qu'apparaissent des désirs secrets, souvent des envies de départ : volonté de retrouver son passé, d'aller vers un avenir rayonnant, d'oublier, de changer de vie. Tels sont les thèmes de ce magnifique roman poétique et mélancolique qui invite à cultiver son jardin et à écouter le chant des oiseaux.

■ Aline Sirba

Jonathan Coe

Le cœur de l'Angleterre

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Josée Kamoun. Gallimard,
« Du monde entier »,
2019, 560 pages, 23 €.

■ Dans son dernier roman tout aussi piquant que mélancolique, Jonathan Coe nous offre une plongée dans le cœur d'une Angleterre contemporaine en crise. Ce faisant, il est le premier écrivain qui traite le *Brexit* sous sa forme la plus appropriée : la fiction ! Au travers des heurs et malheurs de personnages terriblement attachants, il peint la fresque galopante d'une nation sautant de l'élec-

tion du gouvernement de coalition de Gordon Brown en 2010, aux émeutes à Londres de 2011, en passant par les réjouissances des Jeux olympiques et du Jubilé de diamant de la reine de 2012, le référendum de 2016 (« *Remain or Leave* ») pour arriver jusqu'en 2018 et ses enchaînements politiques aussi abracadabrants qu'inattendus. Avec un immense talent de chroniqueur, Jonathan Coe fait revivre les « héros » de *Bienvenue au club* (Gallimard, 2003) et du *Cercle fermé* (Gallimard, 2006) : la famille Trotter. À 50 ans, Benjamin, « le meilleur auteur du pays jamais publié », est désormais installé dans un moulin dans les Midlands, au cœur de l'Angleterre. Colin, son père – un ancien employé d'une usine automobile –, vieillit en attendant de voter la sortie de l'Europe. Doug, l'ami de Benjamin, journaliste de gauche marié à une conservatrice richissime, se débat avec ses articles et son mariage. Lois, sœur de Benjamin, est toujours traumatisée par un attentat à la bombe dont elle a été témoin à Birmingham dans les années 1970, tandis que Sophie, sa fille, conférencière en Histoire de l'art, se demande si, parmi tant d'autres raisons, le *Brexit* est, oui ou non, un véritable motif pour divorcer de son rustre de mari. Et là, l'histoire de chacun rejoint le destin de tous... Formidable !

■ Marie Liesse-Lecerf

Ann Jefferson

Nathalie Sarraute

Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Pierre-Emmanuel Dauzat et Aude de Saint-Loup. Flammarion, « Grandes biographies », 2019, 496 pages, 26 €.

■ Cet ouvrage fluide, clair et documenté est la première biographie complète de l'écrivaine Nathalie Sarraute (1900-1999). Il dévoile des informations précieuses sur cette figure tutélaire du Nouveau Roman. Née en Russie dans le milieu de l'*intelligentsia* juive, Natacha Tcherniak ne devient française qu'à 25 ans. Son enfance est particulièrement mouvementée : sa mère divorce quand elle a 2 ans, et l'abandonne quasiment sept ans plus tard. Malgré un père très aimant, elle est en butte aux vexations de sa belle-mère. Ann Jefferson rend très bien l'ambiance culturelle et intellectuelle des années 1920. L'écrivaine découvre alors Proust, Gide, Woolf, et part à Oxford puis à Berlin. Elle développe un goût pour l'indépendance qui fait d'elle « une femme moderne », qui se bat pour le droit de vote des femmes. La biographe éclaire également les années de l'Occupation, qui étaient jusqu'ici un mystère : on apprend que Raymond, son mari qui était pour elle une vraie « âme sœur » et un soutien permanent, a été emprisonné neuf mois à Drancy et qu'il a échappé de peu à la déportation. Sarraute manque elle-même d'être arrêtée par la Gestapo. Jefferson revient précisément sur la difficulté à s'imposer dans le milieu de l'édition, essen-

tiellement masculin, quand on fait une œuvre exigeante. Enfin, dans les années 1950, la reconnaissance intellectuelle arrive avec l'aventure collective du Nouveau Roman et, plus tard, la reconnaissance populaire avec *Pour un oui ou pour un non* (Gallimard, 1982) et surtout *Enfance* (Gallimard, 1983). Une vie qui se lit comme un voyage à travers le XX^e siècle et l'art du roman.

■ Sophie Divry

Juan Asensio

Le temps des livres est passé

Préface de Pierre Mari. Ovadia,
« Les carrefours de l'être »,
2019, 670 pages, 35 €.

■ Le titre de ce recueil d'articles critiques est emprunté à Léon Bloy. L'écriture est ainsi placée sous le signe d'une furie communicative contre un monde contemporain qui végète dans une tiédeur mortifère. Chaque livre analysé devient l'occasion d'une revitalisation du langage et de la pensée. Ce ne sont pas les emportements de l'auteur qui constituent la part la plus nourricière de cet ouvrage mais plutôt le feu qu'il tire de ses rencontres. Juan Asensio partage avec générosité des découvertes permettant à l'esprit de ne pas être englouti par la mollesse des pensées à la mode. Impossible de citer tous les écrivains qu'Asensio lit avec passion. Le lecteur qui ose s'aventurer au cœur de ces pages denses glanera des braises incandescentes

pour vivre et penser à une hauteur nouvelle. Il découvrira avec Fritz Mauthner que le patriotisme n'est que « l'amour de sa langue maternelle » (p. 25); que l'expression « mort de Dieu » étant trop riche d'espérance, il faudrait parler dans notre monde d'« oubli de Dieu » (p. 41); que, comme le dit Marsile Ficin, « ce ne sont pas leurs livres, ce sont leurs élèves qui ont fait la gloire de Pythagore et de Socrate » (p. 159); qu'il importe à chacun, selon Vincent La Soudière, de faire de sa « *démence* personnelle un château imprenable » (p. 269) ou que, pour László Földényi, « l'histoire ne révèle sa propre essence qu'à ceux qu'elle a au préalable exclus d'elle-même » (p. 366). Après cette lecture, le lecteur se dira, avec Carlo Michelstaedter: « L'absolu, je ne l'ai jamais rencontré, mais je le connais comme celui qui souffre d'insomnie connaît le sommeil, comme celui qui regarde l'obscurité connaît la lumière » (p. 34).

■ Emmanuel Godo

Virgile

Le souci de la Terre

Nouvelle traduction des *Géorgiques*
du latin par Frédéric Boyer.
Précédé de « Faire Virgile »
par Frédéric Boyer. Gallimard,
« Blanche », 2019, 264 pages, 21 €.

■ Pour les latinistes, *Les géorgiques*, ce poème composé il y a deux mille ans qui, en quatre parties, chantait les travaux des champs, de la vigne, de l'élevage et de l'apiculture, pendant que

d'autres louaient les victoires militaires, fait partie des classiques. On en a oublié la puissance d'évocation et d'expression de la *res rustica* entendue comme soin du monde, depuis que nous avons fait de l'agriculture une agro-industrie. En proposant de traduire *Les géorgiques* par *Le souci de la Terre*, Frédéric Boyer nous invite une nouvelle fois à relire les textes connus pour les redécouvrir en leur élan premier. On se souvient de sa direction de la traduction de la *Bible Bayard* ou de sa traduction des *Confessions* de saint Augustin, sous le titre *Les aveux*. Il nous redit combien traduire n'est pas trahir, mais chercher une langue qui demeure en état d'origine. Ainsi comprise, l'entreprise qui se place sous le patronage de Wittgenstein, trouve dans la traduction de ce poème l'occasion non pas d'un exercice de version latine, mais d'un appel. Virgile, dans son épopée agreste, en appelait à « admirer le spectacle des choses minuscules » et à s'intensifier dans les détails comme le sont les « brassées craquantes de frêles tiges du lupin ». Alors qu'au cinéma les agriculteurs deviennent des figures tragiques omniprésentes; que la littérature fait le roman de la *Malchimie* (de Gisèle Bienne, Actes Sud, 2019), lorsqu'une agriculture oublie qu'elle ne peut être une industrie comme les autres; et qu'en philosophie, l'agriculture fait l'objet d'une éthique de la nature ordinaire... cette traduction tombe à point nommé. Chantant l'agriculture comme un souci de la Terre, elle renouvelle nos catégories de

l'entendement écologique. De la poétique de la Terre à une politique agricole commune, il peut y avoir continuité.

■ Jean-Philippe Pierron

Christophe Langlois

Seconde innocence

Gallimard, « blanche »,
2019, 128 pages, 15 €.

■ De Christophe Langlois, nous avons aimé *L'amour des longs détours* (Gallimard, 2014). Nous entendons, dans *Seconde innocence*, une voix poétique poursuivre son chemin vers sa source. Et c'est bouleversant. La poésie est ici épurée, sans sécheresse, attentive à ce qui se joue dans les choses les plus simples. C'est un très grand poète qui écrit: « En réalité, rossignol, tu es un colosse » (p. 30). Cela en fait tomber, des vanités, un vers pareil! Cela vous remet l'esprit à l'endroit sans mièvrerie, sans désir de vous embobiner. Avec Langlois, nous redécouvrons que nous sommes des âmes, et sans grands mots, une question suffit à nous ramener à la nudité la plus fondamentale: « Je reviens mais est-ce / Que tu reviendras aussi? » (p. 74). Nos vies sont faites pour s'appauvrir, pour s'en venir, ajustées, à l'heure de « la plus belle heure »: « Que pouvons-nous faire d'autre / Que tout jeter au feu? » (p. 76). Par la sobriété de son dire, par la paisible fermeté de son geste, le poète nous aide à nous approcher

de ce temps de la « Seconde innocence » (p. 109). Pour y parvenir, quelle lutte ! Certes, il existe une force sacrée qui peut nous éclairer, cet homme « dont il est dit : Voici le cœur profond du monde » (p. 109). Mais il faut aussi construire sa journée « sur le lit d'une opposition secrète » (p. 115), pour ne pas être submergé par les ordures rieuses des « idoles éboulées » (p. 109). En un mot, il faut « tomber de haut », titre du très puissant dernier poème de ce recueil, sorte de morale portative confiée au secret du lecteur pour qu'il ne désespère pas du chemin à accomplir. Du chemin ? Ou plutôt de la chute vertigineuse qui conduit jusqu'à la paix ultime : « Mets ta main dans la mienne [...] / L'arrivée sera magnifique / Mais d'abord ferme les yeux » (p. 115).

■ Emmanuel Godo

A R T

Didier Le Fur

Peindre l'Histoire

Passés composés,
2019, 176 pages, 29 €.

■ La peinture d'histoire a mauvaise presse. Ce style pompeux, créateur d'un peuple uni autour de la gloire de ses grandes figures, semble avoir construit notre imaginaire politique comme un catalogue de regrets. À partir de huit figures héroïques, l'historien Didier Le Fur organise pourtant une splendide plongée iconographique dans

l'utilisation politique ambiguë de ces héros qui auraient fait la France. Napoléon III a utilisé Vercingétorix pour équilibrer ses rapports européens, entre question romaine et essor de la Prusse. Sedan devient son Alésia. Clovis, roi germanique honni par les Républicains, devient figure de conciliation nationale après la loi de 1905, alors que sainte Geneviève est instrumentalisée par les catholiques monarchistes. Manipulée par les intransigeants catholiques, la lorraine Jeanne d'Arc devient figure de la résistance aux Prussiens puis héroïne des poilus. Le saint Louis très chrétien du roi Louis-Philippe devient le roi de justice de la II^e République. L'assassinat d'Henri IV a un formidable écho à l'époque des attentats anarchistes : Sante Geronimo Caserio est un nouveau François Ravail-lac. Ces figures sont malléables en fonction des contextes : leurs usages politiques et scolaires en font des marqueurs identitaires. La figure de François I^{er} étreignant Léonard de Vinci mourant achève de créer un lien entre l'État ancien, incarné par la figure physique du roi héros entouré de bons serviteurs et de vilains traîtres, et l'État fragile du XIX^e siècle, qui a besoin de cette peinture d'histoire pour s'incarner dans une mythique continuité. Didier Le Fur nous offre autant une archéologie politique de notre époque qu'un vaccin iconographique, magnifiquement illustré et vivement écrit, contre toutes les lectures littérales du passé.

■ Hugo Billard

Maurizio Bettini**Noël**

Aux origines de la crèche.
Traduit de l'italien par Pierre
Vesperini. Seuil, « La librairie
du XXI^e siècle », 2019,
240 pages, 20,50 €.

■ Cet ouvrage n'est pas un livre d'histoire: l'auteur dit « je », en déployant une enquête dont le point de départ se trouve dans les évangiles: il y est si peu fait mention de la mangeoire, de la grotte, sans parler de l'absence totale du bœuf et de l'âne, qu'il faut aller chercher ailleurs. Le narrateur, dans la première partie, nous introduit donc à l'élaboration chrétienne du sens, dans le contexte d'un monde païen et grâce à des relectures multiples d'Isaïe, entre autres. Elle s'achève en 1233 lors des fêtes de Noël à Greccio avec saint François d'Assise... On comprend alors que la crèche véhicule un flux de mémoire culturelle qui va bien au-delà de ce que nous appelons « tradition » ou « dévotion ». La deuxième partie est une analyse extrêmement fine de la crèche, qui exhibe son bricolage, où l'action est statique et fixe, mais ouverte à toutes les amorces d'histoire, un lieu hors du temps qui, pour autant ni symbole ni mythe, est le produit d'une manipulation personnelle et revient chaque année à un moment fixe. Une crèche exposée dans un musée est morte. Le livre s'achève devant les Lares et les statuètes votives romaines,

lointains ancêtres des santons, mais échappant au retour cyclique propre à la crèche, retour qui irrigue le sens de chaque vie. Un livre bienfaisant. Il augmente le sens des gestes de tous ceux qui iront dans leur cave chercher les cartons de Noël pour déballer les santons porteurs, chacun, d'un peu d'histoire familiale.

■ Violaine Anger

Georges Duby**Œuvres**

Édition de Felipe Brandi.
Préface de Pierre Nora.
Gallimard, « Bibliothèque
de la Pléiade », n° 641,
2019, 2080 pages, 72,50 €
(65 € jusqu'au 31 mars 2020).

■ Hérodote, Thucydide, Tacite et Jules Michelet l'attendaient... Rejoignant ces prestigieux prédécesseurs, Georges Duby est le premier historien contemporain à faire son entrée dans la « Pléiade ». Ce qui lui vaut de jouir de cet honneur, davantage encore que son apport scientifique, c'est la force d'évocation de son écriture. Duby voyait l'histoire comme « un art, un art littéraire essentiellement » et c'est donc l'écrivain Duby que cette édition sur papier bible distingue. Pour se rendre accessible au grand public tout en restant d'une totale rigueur scientifique, Duby travaillait et retravaillait des brouillons cent fois raturés, comme un artisan auquel il aimait à se comparer. C'est ainsi qu'il a su donner des ouvrages où l'exi-

gence du savant n'exclut pas l'élégance du style, des ouvrages qui ont séduit des milliers de lecteurs et qui – avec ceux de Jacques Le Goff, d'Emmanuel Le Roy Ladurie et d'autres – ont contribué à faire sortir l'Histoire des seuls cénacles universitaires. L'exceptionnelle qualité de l'écriture de Duby – et il faudrait ici citer les premières pages du *Dimanche de Bouvines* (Gallimard, 1973) ou du *Temps des cathédrales* (Gallimard, 1976), pages d'anthologie pour tous les lecteurs d'histoire – lui permet de donner chair à ce qu'il évoque, de donner chair au passé... C'est sans aucun doute ce que l'on attend d'abord d'un historien.

■ Cyprien Mycinski

Jean-Pierre Devroey

La nature et le roi

Environnement, pouvoir et société à l'âge de Charlemagne (740-820). Préface de Patrick Boucheron. Albin Michel, 2019, 592 pages, 25 €.

■ L'historien des textes sait qu'il lui faut prendre en compte les démarches et les apports de l'archéologie. Jean-Pierre Devroey va beaucoup plus loin en investissant dans les sciences de la vie pour expliquer les accidents climatiques et les crises alimentaires que signalent des annales (ou chroniques) pendant les soixante ans d'un « âge de Charlemagne ». C'est un défi, car les sciences du paléo-environnement, par l'étude des glaciers et des cernes

des arbres en particulier, visent à dégager des tendances dans la moyenne et la longue durée alors que l'historien est face à des événements. Le défi est relevé en un convaincant essai d'écohistoire du système social carolingien. Mais il ne s'agit pas de se laisser emporter par un nouveau scientisme et de faire du climat, et de l'environnement en général, le facteur déterminant. Économistes, sociologues et anthropologues sont convoqués avec la même sagacité dans le débat et nous apprennent que la faim est un fléau fabriqué par l'homme : l'impact des phénomènes environnementaux est à mettre en relation avec la vulnérabilité des formations sociales ; avec leurs stratégies d'adaptation aussi, telles qu'on peut les apercevoir dans les capitulaires et les conciles carolingiens. Des études de cas très précises, qui constituent la majeure partie du livre, comme l'hiver terrible de 763-764 ou la crise frumentaire de 791-794, montrent comment son investissement dans les paléosciences fournit à l'historien des indices pour une nouvelle lecture de ses sources. La découverte la moins attendue étant sans doute celle, *via* la lecture d'une chronique syriaque du IX^e siècle, d'un micro-insecte qui consomme les grains de froment de l'intérieur. Ce livre, à l'érudition encyclopédique, ouvre aussi la voie à une entomologie historique.

■ Michel Sot

Julian Jackson**De Gaulle**

Une certaine idée de la France.
Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par Marie-Anne de Béru, Seuil, 2019, 992 pages, 27,90 €.

Michel Winock**Charles De Gaulle**

Un rebelle habité par l'Histoire.
Gallimard, « L'esprit de la cité. Des hommes qui ont fait la France », 2019, 128 pages, 14,50 €.

■ À la veille d'une année anniversaire autour du général De Gaulle, paraissent un court essai de Michel Winock et une biographie monumentale de Julian Jackson. Winock a pris le parti d'analyser les deux « moments De Gaulle » qui ont fait de lui le rebelle résistant, puis l'inventeur d'un nouveau régime. L'auteur raconte comment ce militaire qui a passé ses premières années dans la discipline des armées désobéit outrageusement en incarnant la France insoumise, tout en bravant Churchill et Roosevelt. Son obstination lui permet d'imposer aux alliés une solution française à la France libérée. Winock ne cache rien des conditions du retour du général en 1958, évoquant une « légalité suspecte », ni des hésitations autour de la question algérienne, tout en saluant la force de celui qui a doté la France d'institutions durables. L'ouvrage imposant de Jackson est nourri quant à lui d'un regard anglo-saxon, de l'accès aux archives récemment ouvertes et des travaux les plus récents. À plusieurs reprises, il

risque de froisser des susceptibilités gaullistes : la période de la guerre fourmille de témoignages, sur fond de violents échanges entre les interlocuteurs de l'homme du 18 juin. Jean Monnet raconte ainsi « qu'il passe d'un calme relatif à une excitation extrême », Harold Macmillan le trouve « étrange, attirant mais impossible ». La « légalité suspecte » du retour de 1958 est par lui qualifiée de « coup d'État légal ». Pour l'Algérie, il relève, lui aussi, de nombreuses hésitations, et surtout aucun plan préétabli, montrant en définitive que l'indépendance lui a été « arrachée ». Il salue le monarque réformateur, sa « certaine idée de la France » – et du monde, pourrait-on ajouter – qui inspire toute sa politique. En faisant le portrait d'un homme à la fois « moderne et conservateur, pessimiste et entreprenant, généreux et ingrat, idéaliste et pragmatique », ces deux admirateurs critiques donnent une vision renouvelée du général, sans jamais rien céder à l'exigence historique.

■ Patrick Gallaud

**Jean Lopez
et Lasha Otkhmezuri****Barbarossa**

*1941. La guerre absolue. Passés
composés, 2019, 960 pages, 31 €.*

■ Cette impressionnante somme suit presque jour par jour le déroulement de l'opération Barbarossa qui visait l'effondrement

de l'Union soviétique en quelques mois. L'invasion commence le 22 juin 1941 et l'opération s'achève au début de 1942 après l'échec de la prise de Moscou. Le début de l'ouvrage est consacré aux préparatifs. Les méandres des relations germano-russes sont analysés en détail depuis la fin de la Première Guerre mondiale, ainsi que la culture militaire allemande qui n'hésite pas à recourir à la violence la plus brutale. L'opération militaire fut aussi une guerre totale : élimination des Juifs dès le début, asservissement sans limites des populations, y compris celles qui avaient accueilli les envahisseurs comme des libérateurs. La violence (des deux côtés) dépasse l'imagination (cinq millions de morts en deux cents jours). La question est posée en conclusion : l'Allemagne aurait-elle pu gagner ? En dépit des remarquables capacités de la Wehrmacht et des erreurs des Soviétiques, il semblerait que non. L'idéologie l'a emporté sur les analyses rationnelles. L'illusion de toute-puissance, engendrée par la victoire surprise sur la France, s'est fracassée sur une résistance inattendue. Grâce aux nombreux rebondissements, les auteurs ont l'art de tenir le lecteur en haleine. L'abondance de la documentation n'écrase pas l'intérêt d'un récit qui va des états-majors aux champs de bataille. La référence fréquente à des journaux personnels permet de se faire une idée concrète de ce que cette époque terrible a pu représenter pour ceux qui l'ont traversée.

■ François Euvé

Hervé Gaymard

Un homme en guerres

Voyage avec Bernard Fall.

Équateurs, 2019, 256 pages, 21 €.

■ Il est des destins qui frappent par leur densité et leur brièveté. À part les spécialistes du Vietnam, qui se souvient aujourd'hui de Bernard Fall (1926-1967) ? Au cours de son propre cheminement, Hervé Gaymard a contracté une dette d'honneur à l'égard de cet homme d'action né en 1926 dans une famille juive de Vienne. Réfugié à Nice, sa famille est raflée par la police de Vichy. Fall y échappe. À 16 ans, il rejoint la Résistance, finit la guerre comme lieutenant des FFI en Savoie avant de rejoindre le procès de Nuremberg comme traducteur. Il part ensuite étudier aux États-Unis, multiplie les séjours en Asie du Sud-Est et ne cesse de publier. Avec, pour lui, la pertinence de celui qui aime le terrain. Il saute sur une mine à quarante ans. Dans ce récit inspiré, Gaymard part sur les traces de Fall, avec Nice, la Savoie, Vienne, Washington, le Vietnam et l'Ukraine comme principales étapes. Il ne dissimule rien de ses émotions et de ses doutes au cours de ses recherches en ouvrant, par exemple, le dossier de naturalisation « comme un livre sacré ». Il relate les rencontres avec des témoins et des proches, et notamment avec Dorothy, l'épouse de Fall, rencontres au cours desquelles les silences l'emportent souvent sur les paroles. Au fil des pages, le récit prend un tour plus

personnel et devient une quête sur le sens de l'engagement. L'ombre de Guy Dupré (1928-2018) y plane au moins autant par les souvenirs d'Indochine que par les références esthétiques. En faisant revivre cette belle figure, Hervé Gaymard, né en 1960, rend hommage à une génération qui le fascine, celle de la Résistance et des guerres coloniales.

■ Thomas Gomart

Arlette Farge

Vies oubliées

Au cœur du XVIII^e siècle.
La Découverte, « À la source »,
2019, 304 pages, 18 €.

■ On sait le goût d'Arlette Farge pour ces archives qu'elle a tant étudiées. Son dernier livre se penche cette fois sur des documents qu'elle a croisés et laissés sur sa route parce qu'ils étaient inclassables. Des « reliquats », comme on les appelle. Une histoire d'enfants volés, un petit mot glissé dans les langes d'un bébé abandonné, la première lettre de sa vie qu'écrit une femme amoureuse, des testaments, des rapports de police, des dénonciations... Autant de bribes d'existence réduites à quelques lignes, livrées telles quelles (avec fautes d'orthographe, absence de ponctuation, maladroites touchantes). Des lignes d'abord énigmatiques pour le lecteur, qu'Arlette Farge fait parler, tentant de percer l'identité, la situation, le passé

ou l'avenir des êtres qui les ont rédigées ou en sont le sujet. Et ce, par le biais d'une écriture colorée, superbement évocatrice, avec l'empathie pour le petit peuple et l'érudition que chacun lui connaît. Au travers de cette multitude d'instantanés de vie, le XVIII^e siècle se dévoile « plein cœur, plein corps », avec ses traits saillants. Ainsi l'importance de la filiation, le statut des femmes, celui de la médecine et de la folie, le rôle de la police (Arlette Farge a travaillé et écrit avec Michel Foucault). À maintes reprises, on est frappé par l'« inattendue proximité » entre ce siècle et le nôtre (harcèlement sexuel, mépris des déshérités...). À chaque page, on vibre d'une curiosité et d'une émotion sans cesse renouvelées. C'est un livre tout simplement passionnant.

■ Marie Goudot

Juliette Rigonet

Un village pour aliénés tranquilles

Fayard, 2019, 312 pages, 20 €.

■ En 1892, le Dr Marie, jeune interne en psychiatrie à Sainte-Anne, se demande si intégrer dans un milieu de vie ordinaire des personnes atteintes de sénilité, de syndromes dépressifs ou psychotiques, pour peu qu'elles soient considérées comme « tranquilles », ne leur serait pas profitable. Cela contribuerait par ailleurs à désencombrer les asiles

parisiens et à dynamiser l'activité économique de la région concernée. Ainsi s'installe dans des familles de Dun-sur-Auron, dans le Cher, au village ou à la campagne, une « colonie » de patients. Juliette Rigonet, dont on apprendra ce qui la lie à la colonie, retrace en quatorze chapitres la genèse et le déploiement de cette expérience. Elle s'intéresse non seulement aux personnes accueillies, raconte leur quotidien, décrit leur chambre, leurs activités, mais elle expose aussi le point de vue des « nourriciers » qui accueillaient, contre rémunération, un patient considéré parfois comme un membre de la famille. Cette expérience rappelle celle du Dr Blanche qui, en 1821, fonde à Paris une maison de santé d'un genre nouveau, proche de la pension de famille. Les patients habitent chez lui et partagent sa vie de famille. Cette tentative d'une autre médecine psychiatrique suggère au XIX^e siècle une dynamique, la possibilité d'aborder autrement ce qui a toujours fait peur. En s'appuyant sur des témoignages écrits et oraux, Rigonet redonne vie à une époque, un village, un médecin, des patients qui ont participé à cette aventure qui se poursuit aujourd'hui sous d'autres formes, nous amenant à réfléchir à l'inclusion de certains publics vulnérables dans la cité en contrepoint d'une société asilaire.

■ Nathalie Vallet-Renart

Alain Prochiantz

Singe toi-même

Odile Jacob, 2019,
336 pages, 23,90 €.

■ La publication du livre d'Alain Prochiantz (lire, dans ce numéro, pp. 43-54) rappelle la nécessité de se former précocement à l'« esprit scientifique ». Il y est question de « la place des humains dans l'histoire des espèces animales » et « de leur parenté avec les autres primates ». La « néoténie » est le trait fondamental par lequel l'humain se distingue radicalement de ses « cousins » les plus proches dans le processus de l'évolution, bonobos et chimpanzés : il vient au monde inachevé, et son cerveau proportionnellement « monstrueux » se développe par l'inscription dans un monde social, culturel et historique dont il est lui-même l'inventeur. L'auteur, usant de toutes les ressources actuelles de la génétique, fait parcourir à son lecteur toutes les voies qui montrent et prouvent ces différences, tout en notant la fascination qu'exerce la proximité entre le primate sapiens et les autres, « privés de parole ». Sa démarche implique de rejeter du côté de la pensée idéologique l'« antisépisme », la « sacralisation de la nature » ou encore l'idée selon laquelle il y aurait de quelconques « droits » dans la nature. Seules doivent être affirmées, d'une part, la responsabilité que les humains décident d'assumer, en particulier dans leurs rapports aux animaux, et, d'autre part, la volonté qu'il

manifesteront ou non d'accélérer leur propre perte car la planète et les formes de vie qui s'y déploient poursuivront leur course et leur évolution longtemps après la disparition de l'espèce humaine. Bien des passages du livre ne seront accessibles qu'à ceux qui sont familiers du langage génétique. Mais sa lecture est une salutaire expérience car, par les temps qui courent, les lumières de la raison et de la rationalité demeurent un indispensable viatique.

■ Gildas Labey

PHILOSOPHIE

Pierre Hadot

La philosophie comme éducation des adultes

Textes, perspectives, entretiens.
Préface d'Arnold Davidson. Postface de Ilsetraut Hadot. Édition établie par Arnold Davidson et Daniele Lorenzini. Vrin, « Philosophie du présent », 2019, 368 pages, 18 €.

■ On trouvera dans ce volume, à côté de quelques nouveautés, les thèmes habituels de Pierre Hadot. Pour l'historien de la philosophie, l'une des premières qualités d'un philosophe est d'avoir un sens historique, c'est-à-dire d'être capable de replacer les textes qu'il lit dans leur contexte littéraire. Dans l'Antiquité, les exercices rhétoriques et dialectiques permettent au philosophe de maîtriser le discours extérieur *et* le discours intérieur. Ces pratiques, qui sont des exer-

cices philosophiques, recèlent « l'intention de convertir : de se convertir soi-même et de convertir autrui ». Ils consistent en effet en une élévation du moi au niveau du monde du langage, qui est aussi le monde des adultes. Ce mouvement s'ancre dans les relations entre disciples et dans celles de maître à disciple. La vraie philosophie n'est donc ni pur savoir, ni habileté, ni culture, mais une manière d'être au monde qui s'incarne dans des styles de vie (les différentes écoles philosophiques). Hadot souligne le contraste de cette vision antique avec une vision moderne, en particulier au sujet de l'éducation : le risque existe chez de nombreux philosophes d'en rester à des discours sans se confronter à l'existence. La troisième partie de l'ouvrage regroupe plusieurs notes sur Goethe, Montaigne, Nietzsche ou Merleau-Ponty. Ce dernier est comparé à Wittgenstein pour son insistance sur la nécessité de réapprendre à voir le monde comme exigence de la vie adulte. « S'universaliser », c'est alors se resituer à sa juste place dans l'univers et, en ce sens, « philosopher, ce n'est pas construire une théorie abstraite, mais construire une personne humaine ».

■ Yves Vendé

Gaspard Koenig

La fin de l'individu

Voyage d'un philosophe au pays de l'intelligence artificielle.
L'observatoire – Le Point,
« De facto », 2019, 400 pages, 19 €.

■ Que reste-t-il d'un libéral attaché au libre arbitre, au choix autonome et à l'innovation, après qu'il a rencontré des chercheurs en informatique, un prix Nobel d'économie, des développeurs d'application, des hérauts de la superintelligence, de San Francisco à Pékin ? Des souvenirs de voyage qu'il partage avec nous, tout en philosophant avec allégresse. Il commence par balayer les malentendus. Non, l'intelligence artificielle (IA) ne réplique pas le cerveau. Substituant la corrélation des données au principe de causalité, la simulation à la compréhension, elle est avant tout une puissance de calcul et une technique d'optimisation. Est-elle moins redoutable pour autant ? C'est dans ses performances qu'elle se dévoile le mieux comme projet de société : reconnaissance auditive des émotions, échange de messages avec un ami virtuel, renforcement planifié de l'addiction aux jeux vidéo, automatisation de la rédaction de presse et du traitement clinique des patients. La prédictibilité des comportements ne délaisse aucun domaine d'activité humaine. Les algorithmes ne se contentent pas de renforcer nos choix de vie à partir de nos données personnelles. Ils sont capables de les forger avec une visée utilitariste, celle de la maximisation du bonheur individuel et collectif. Dans sa version chinoise, cet idéal prend des allures de cauchemar. Jusqu'où ira la prédétermination ? Gaspard Koenig délivre une alerte tonique sur la possible robotisation de

l'humain. Mais la régulation qu'il propose, par la propriété individuelle des données, le contrat et l'assurance, semble très faible au regard de l'affaiblissement de la vigilance collective.

■ Sylvie Koller

Franck Fischback

Après la production

Travail, nature et capital.

Vrin, « Moments philosophiques »,
2019, 192 pages, 12 €.

■ Peut-on faire l'hypothèse que l'épuisement des ressources naturelles et l'épuisement des humains participent de la même logique mortifère ? Le gaspillage des forces du sol, de l'industrie à l'agro-industrie, n'est-il pas la conséquence d'un déséquilibre des relations et des interactions entre les sociétés et la nature, ou de ce qu'un concept marxien, et non marxiste, désignerait comme la perturbation du « métabolisme entre l'homme et la terre » ? Cet ouvrage répond affirmativement à ces questions, relisant finement les analyses de Marx, de Heidegger et de la théorie critique. La thèse est claire : c'est sous l'effet de la forme spécifiquement capitaliste de la production qui a enrôlé forces naturelles et humaines et non en raison de l'activité humaine en général – comme le suggère le concept d'« anthropocène » – qu'épuisement des hommes et de la terre sont concomitants. Notre catastrophe écologique et sociale

tiendrait à une aliénation du travail sous le régime de la production. Mais au-delà du diagnostic, en invitant à ne pas confondre travail et production, Franck Fischbach envisage une autre manière de faire monde. Cela suppose de s'appuyer sur une conception du travail considéré comme le lieu véritable où des activités de coopération entre humains et avec la nature peuvent s'éprouver et se soutenir. Ce faisant, cet ouvrage contribue ainsi à repenser le travail, à l'heure où l'on annonce sa disparition massive et où, surtout, régressent les concepts de métier et de profession, ne laissant plus que des « activités » productrices.

■ Jean-Philippe Pierron

Richard Sylvan Routley

Aux origines de l'éthique environnementale

Introduction et commentaire de Gérald Hess. PUF, 2019, 96 pages, 9 €.

■ « A-t-on besoin d'une nouvelle éthique, d'une éthique environnementale ? » Lorsqu'il soulève cette question, en 1973, Richard Sylvan Routley invite à repenser radicalement le rapport entre les hommes et la nature. D'après lui, les conceptions traditionnelles héritées de la culture judéo-chrétienne (l'homme domine la nature ou en gère les ressources à la manière d'un intendant) ou de la pensée stoïcienne (l'homme parachève la nature en

tirant parti de ses potentialités) ne répondent pas aux enjeux écologiques. Elles n'empêchent ni l'épuisement des ressources ni l'usage intégral des espaces naturels, et ne permettent pas non plus d'évaluer des situations environnementales d'un point de vue éthique. Face à ces limites, le philosophe australien défend une thèse originale pour l'époque : la nature – espèces animales et végétales, espaces naturels, paysages – a une valeur intrinsèque, au sens où sa valeur ne dépend pas des besoins ou des désirs humains. La nouvelle éthique que Routley suggère d'adopter est centrée non plus sur l'homme mais sur l'environnement et, par conséquent, invite à considérer autrement la responsabilité morale de l'homme envers la nature, que celle-ci soit un sujet de droit ou non. L'introduction et les commentaires de Gérald Hess mettent en perspective ce texte, court mais fondateur, avec les controverses et les questions posées lors des dernières décennies en matière d'éthique environnementale.

■ Cécile Ezvan

Vincent Delecroix

Apprendre à perdre

Payot et Rivages, « Bibliothèque Rivages », 2019, 272 pages, 21,80 €.

■ « Est-ce que vous avez bien réfléchi à ce que c'est que la perte ? », demandait Rainer Maria Rilke dans un petit texte accom-

pagnant la méditation du jeune peintre Balthus ayant perdu son chat Mitsou. C'est à laisser résonner cette interrogation, portée par un style élégant, et procédant par petites touches plutôt que de manière systématique, que se consacre cet ouvrage. Poursuivant un questionnement déjà entamé à propos du deuil, Vincent Delecroix dessine comme en mosaïque les contours – perdre un membre, perdre un être cher, tout perdre dans la migration, perdre en bourse, perdre un chat, perdre un objet, se perdre, etc. – d'une philosophie de la perte. Elle apparaît omniprésente, mobilisant un enjeu d'existence. Mais il le fait à la fois de façon véhémence et avec un art du paradoxe. *Véhémence*, car cet ouvrage prend ses distances à l'égard des facilités des pensées de la consolation qui proposent des techniques pour « apprendre à perdre » comme on apprendrait « à faire son deuil ». Il y a une candeur des philosophies du bien-être ou du renoncement à croire que l'on peut limiter l'impact de ce que perdre veut dire. *Paradoxe* alors car, en découvrant que la perte est essentiellement une épreuve relationnelle quant au cœur de nos attachements, on apprend qu'on ne perd que ce que l'on ne possède pas. Nous ne vivons pas que de pertes, nous vivons avec ce qui est perdu, déployant autrement d'autres relations. On n'apprend pas à perdre mais, au mieux, à voir et à vivre avec de la perte.

■ Jean-Philippe Pierron

Laurence Devillairs

Être quelqu'un de bien

Philosophie du bien et du mal.

PUF, 2019, 224 pages, 17 €.

■ Dans un style clair et alerte, Laurence Devillairs réhabilite l'expérience morale en prenant le paradigme du western où s'engage le combat entre le bien et le mal, où le bon se distingue de la brute et du truand. La morale n'a pas bonne presse, on lui préfère l'éthique, plus personnelle et moins contraignante. Sous sa lumière de midi, il n'y a pas de refuge possible : « La morale est une canicule qui traque, expose et surexpose. » À la métaphysique de l'altérité d'Emmanuel Levinas, Laurence Devillairs préfère celle du sujet inquiet. Selon elle, l'expérience morale n'a pas pour fondement la relation à l'autre, mais une obligation dont le sujet porte en lui-même l'exigence. En ceci, Devillairs demeure résolument kantienne. Mais sa morale est une morale de la gentillesse plus qu'une morale du devoir. Cette reconsidération de la gentillesse est aussi inattendue que bienvenue. Ni faiblesse ni niaiserie, la gentillesse apparaît ici comme une force, car « il faut du courage pour être gentil ». Dans ce cours de philosophie morale, on trouvera également de belles pages sur la *sprezzatura*, cette élégance de la bonté, cet art de bien se comporter en société qui, avant d'être décrié, désignait l'idéal de l'honnête homme. Seul absent regretté de ce cheminement moral, Vladimir Jankélé-

vitch. Les points de convergence ne manquent pas avec l'auteur du *Traité des vertus* (rééd. Flammarion, 1986) qui oblige l'homme à être agent et à faire des choix, à rompre avec l'application mécanique des règles et avec la fatalité du « c'est comme ça ». Sans nul doute, il aurait applaudi des deux mains cet éloge final de la gentillesse et du panache qu'il faut développer pour être quelqu'un de bien.

■ Nathalie Sarthou-Lajus

SOCIÉTÉ

**Cédric Biagini,
Christophe Cailleaux
et François Jarrige (dir.)**

Critiques de l'école numérique

L'échappée, « Frankenstein »,
2019, 448 pages, 25 €.

■ Sidération, hypnose, superstition, fétichisme numériques. Des psychologues et des enseignants du primaire à l'Université – dont certains sont militants syndicaux – s'appuient sur leur expérience et sur une réflexion collective pour alerter contre l'emprise du tout-numérique. Leur travail très documenté constitue un appel à la résistance, donc à la désobéissance, à rebours de l'injonction officielle à numériser les apprentissages, la vie collective et l'évaluation. Cette imposition, dont les emblèmes sont la tablette au collège, l'Environnement numérique de travail (ENT) et le Livret scolaire unique numérisé (LSUN), ne s'accompagne d'aucune évalua-

tion digne de ce nom. Il faut recourir aux résultats de la recherche indépendante et à un rapport de l'OCDE pour « découvrir » l'inefficacité, le gaspillage et même la destruction que représente cette entreprise de câblage mental. Les effets de l'exposition aux écrans sont cumulatifs et délétères : déficit d'attention, troubles du langage et délitement de la relation sont ici rapportés de première main. Alors, pourquoi cet emballement ? D'abord par l'effet des glissements progressifs de la prestidigitation : les cadres de l'Éducation nationale et les experts du numérique ont l'art d'habiller le vide. Plus pernicieusement, ils entretiennent la confusion entre information et transmission, savoir et compétences. Enfin, la critique insiste sur la collusion entre l'ingénierie éducative et les intérêts industriels. Le courage de ces dissidents nous interroge sur notre servitude volontaire, qui passe des usages privés aux usages éducatifs, et sur notre consentement à une pollution « invisible » de plus en plus prégnante.

■ Sylvie Koller

Louis Lourme (dir.)

Éduquer, c'est-à-dire ?

*Anthropologie chrétienne
et éducation.* Bayard,
2019, 228 pages, 16,90 €.

■ Cet ouvrage n'est pas une publication opportuniste au regard des questions que se pose notre société bousculée et notre Église en proie à

des questionnements divers. On y parle d'éducation, mais aussi d'anthropologie chrétienne, car on ne peut pas entreprendre d'éduquer sans avoir une idée précise de l'homme que l'on veut faire advenir. Louis Lourme a dirigé cet ouvrage avec la méthode qu'il utilise en tant que chercheur associé au sein du laboratoire « Sciences, philosophie, humanité » de l'Université Bordeaux-Montaigne. Il a sollicité la contribution de personnalités engagées de diverses façons et avec des sensibilités différentes – théoriciens et personnes de terrain –, de fortes personnalités qui ont su prendre de la distance et théoriser leurs pratiques. Une phrase de Jacques Maritain citée par l'un d'entre eux les réunit : « Rien n'est plus difficile que *devenir un homme*. » Cet ouvrage n'est pas destiné aux seuls experts en éducation. Il est un outil précieux pour qui veut mieux comprendre et mieux entreprendre. Sa mission est d'interroger ce qui a l'air d'aller de soi aux yeux du monde, et d'éviter les tentations d'un repli identitaire aux traits saillants qui crée des clivages. Plusieurs points suscitent l'intérêt : tout ce qui a trait à l'éducation (que l'on soit parent ou éducateur), l'importance de la parole dans les rapports sociaux, la fraternité comme musique commune, l'altérité (avec un thème nouveau, « l'altérité homme-machine »), sur l'appel aux personnes (pour retrouver la place de chacun dans une démocratie apaisée) et l'énigme du sens de la vie (le rapport aux sciences, l'intelligence éclairée par la Parole divine et l'in-

carnation par laquelle « l'homme accède à la "raison divine" de vivre »).

■ Daniel Casadebaig

Alain Supiot

Le travail n'est pas une marchandise

Contenu et sens du travail au XXI^e siècle. Collège de France, 2019, 72 pages, 6,80 €.

■ Ce livre est l'édition de la leçon de clôture du cours d'Alain Supiot au Collège de France. Sa réflexion sur le travail s'inscrit dans un contexte marqué par une sensibilité croissante à l'écologie, qui invite à un autre rapport de l'homme à la nature, mais aussi par le développement du numérique. Ce ne sont pas seulement des nouveaux outils mais surtout un « imaginaire cybernétique » qui fait du calcul d'utilité la référence décisive. Une approche par le droit est tout à fait pertinente. Elle met en relief ce que l'auteur avait appelé une « gouvernance par les nombres ». Contre l'hégémonie culturelle du « marché total » et contre une politique qui se laisse fasciner par la science calculante, il faut repenser un État social vraiment démocratique. Il nous faut retrouver la raison d'être du travail, en nous souvenant que sa quantification est une invention récente. Les notions d'« œuvre » et d'« intérêt général » permettraient de retrouver le *sens* du travail. Un développement est consacré à la recherche qui ne sera féconde que si elle se libère de la fascination des

« objectifs ». Une phrase résume bien le propos : « La voie de l'avenir n'est pas d'asservir le travail des hommes à des machines supposées intelligentes, mais de stimuler et de coordonner leurs capacités inventives et organisatrices, autrement dit de leur accorder une liberté *dans* le travail. »

■ François Euvé

Serge Portelli

Qui suis-je pour juger l'autre ?

Le Sonneur, « Ce que la vie signifie pour moi », 2019, 112 pages, 12,50 €.

■ En préambule de ce nouveau petit texte de la collection « Ce que la vie signifie pour moi », Serge Portelli coupe court à la prétention de dire ce qu'est « la vie » : « Ne pas parler de la vie, mais de ce qu'on est supposé connaître le mieux : sa vie. » Or *Qui suis-je pour juger l'autre ?* est pourtant bien une série de portraits d'autres hommes, femmes et enfants, ces autres que Portelli a rencontrés dans ses fonctions de juge d'instruction. C'est que sa vie s'est trouvée liée pour toujours à ceux dont il a croisé ou soutenu les regards au tribunal : depuis qu'un jeune homme s'est pendu trois jours après un verdict qu'il avait prononcé, la vie des autres, c'est aussi la sienne. Une exigence s'impose alors à lui : refuser l'idée du destin, qu'une certaine conception de la justice habille du nom de « récidive ». La chasse aux 5 % de multi-récidivistes, pilier de la campagne

de 2006, n'était pas seulement un argument électoral fondé sur la peur. Des mesures comme celle des « peines planchers » relèvent, selon Portelli, d'une facilité coupable de l'esprit, contredisant le mouvement complexe de la vie humaine. Comprendre la récidive, c'est accepter d'affronter cette complexité et se donner la possibilité de l'espoir. C'est un livre à lire pour ses poignants portraits de « justiciables », pour la force des mots de Portelli contre la torture, mots qui le renvoient douloureusement à son histoire algérienne, pour son plaidoyer pour une politique active d'accueil de l'étranger. « Tout un peuple d'étrangers en situation plus ou moins irrégulière vit en chacun de nous » : si nous ne les accueillons pas, la honte pourrait être mortelle.

■ Agnès Mannoorettonil

Mark Lilla

L'esprit de réaction

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Hubert Darbon. DDB, 2019, 216 pages, 16,90 €.

■ Partant du constat que l'attitude révolutionnaire fait l'objet d'études, d'analyses et de débats là où l'approche réactionnaire suscite uniquement la dénonciation ou le mépris des milieux intellectuels et médiatiques, Mark Lilla, universitaire américain, s'emploie à définir ce qui caractérise « l'esprit de réaction » en le distinguant du conservatisme. Auteur d'un ouvrage remarqué sur les impasses

où les préoccupations identitaires et sociétales mènent la gauche américaine (*La gauche identitaire. L'Amérique en miettes*, Stock, 2018), Lilla vise à montrer en quoi la nostalgie peut être un puissant stimulant politique qui a façonné l'histoire moderne, et qu'il serait imprudent de le négliger, sachant que ce sentiment d'être « les naufragés » dans un temps présent sans avenir est commun aussi bien aux néoconservateurs américains, aux islamistes politiques qu'aux nationalistes européens. Dans un essai constitué de réunions d'articles disparates, il revient sur le parcours de penseurs (Franz Rosenzweig, Eric Voegelin, Leo Strauss) pour lesquels le retour à la religion dans sa dimension transcendante est le remède aux errements politiques des religions séculières issues des Lumières. Puis il décrit, trop sommairement, les courants visant à restaurer un messianisme propre à lutter contre le relativisme culturel (depuis les théoconservateurs américains jusqu'aux maoïstes attendant le miracle qui ferait advenir l'idéal révolutionnaire). Il dresse enfin le portrait d'Éric Zemmour, nouvelle figure de la littérature du déclin, et de Michel Houellebecq, l'écrivain désabusé d'un Occident soumis à la force aveugle de l'Histoire. Un regret : la promesse d'offrir une analyse serrée du nouvel esprit de la réaction n'est pas entièrement honorée. L'ouvrage se termine plutôt sur des remarques éparses qui ne dessinent pas précisément les nouveaux contours de la pensée réactionnaire.

■ Brice de Villers

Collectif

Écrits spirituels du Moyen Âge

Édition et traduction du latin par Cédric Giraud. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », n° 643, 2019, 1 264 pages, 58 € (prix de lancement jusqu'au 31 mars 2020).

■ La valeur absolue, presque tyrannique, qu'accordent toutes les formes de la culture de masse au cœur, à l'intériorité que ce lieu suggère, et le primat donné aux émotions passent aisément pour un « retour du refoulé » dans une culture occidentale qui se serait vouée à la raison. Mais les écrits spirituels du Moyen Âge central et finissant se sont constamment attachés à élaborer les formes de la conversation que chacun tient avec les mouvements de son affectivité « dans la chambre du cœur », conçue comme lieu par excellence de la recherche de la présence de Dieu. Et ils imprègnent, plus profondément que nous ne le percevons, nos modes de pensée. La sélection opérée dans ce riche héritage spirituel et littéraire court d'Anselme de Cantorbéry à Jean Mombaer. Cédric Giraud la situe à la fois dans une perspective patrimoniale et dans une histoire des lectures : il retient ainsi, au même titre que la partie « pratique » de la *Théologie mystique* de Jean Gerson, les *Méditations* du Pseudo-Bernard ainsi que les *Soliloques* du Pseudo-Augustin, tardivement considérés comme de moindre valeur

car apocryphes, mais qui ont joui d'un semblable succès au cours des siècles. On s'émerveille, de traité en traité, de la passion de nos devanciers pour la connaissance la plus fine possible des itinéraires spirituels dans leur infinie variété, et de trouver posés les fondements de notre langage spirituel, qui nous paraissent, à tort, comme naturels. Parmi tant d'autres choses : l'image de l'âme comme un livre à lire et à écrire, ou la conception d'une vie spirituelle structurée en degrés, et susceptible d'être enseignée et transmise.

■ Agnès Mannooretouil

Sébastien Morlet

Symphonia

La concorde des textes et des doctrines dans la littérature grecque jusqu'à Origène. Les Belles Lettres, 2019, 496 pages, 39 €.

■ L'auteur montre d'abord comment le langage de l'accord (*symphonia*) s'enracine dans l'Antiquité grecque. Il souligne surtout l'influence du judaïsme : ainsi Philon d'Alexandrie mène-t-il toute une réflexion sur l'accord de la Bible avec elle-même. Mais l'essentiel de l'étude porte sur le développement de la notion dans la littérature chrétienne en langue grecque, depuis le Nouveau Testament (avec le thème « conformément aux Écritures ») jusqu'à Clément d'Alexandrie et Origène. L'œuvre d'Irénée de Lyon est un jalon important, étant donné son insistance sur l'unité de l'Ancien et du

Nouveau Testament, ainsi que sur la cohérence interne à celui-ci. Mais c'est chez les Alexandrins que la notion trouve son développement le plus considérable. Clément d'Alexandrie, en effet, ne réfléchit pas seulement sur l'accord de la Bible avec elle-même, mais souligne aussi son accord avec le meilleur de la sagesse grecque. Surtout, la réflexion sur la *symphonia* atteint son point culminant chez Origène. Elle est liée à sa vision globale de l'histoire du salut : l'Écriture est la « mélodie » qui permet à l'homme « de se régler sur Dieu et de faire un avec la vérité » (p. 394). L'étude de Sébastien Morlet, très documentée, attire justement l'attention sur un thème essentiel du christianisme ancien. Elle n'est pas seulement importante pour l'histoire de la littérature chrétienne aux premiers siècles, elle a aussi des enjeux pour une réflexion sur les rapports complexes entre la notion de concorde et celle de vérité.

■ Michel Fédou

Éric de Moulins-Beaufort

L'Église face à ses défis

CLD, « Nouvelle revue théologique », 2019, 176 pages, 18 €.

■ Cet ouvrage de l'actuel président de la Conférence des évêques de France, qui rassemble trois articles et un texte inédit, représente une stimulante « méditation » (p. 7) des défis de l'Église, dans un contexte

de bouleversements anthropologiques. L'archevêque de Reims concentre son attention sur deux sujets cruciaux, qui touchent aux structures fondamentales de l'Église : les prêtres et la famille. Analysant la crise des abus sexuels, il indique que « trop souvent la vie catholique [s'est] cristallisée autour de la structure cléricale au lieu de susciter une vraie société chrétienne, une société avec toutes ses diversités » (p. 17). Dans cette riche contribution, j'insisterai sur trois lieux – le pardon, la liberté, l'égalité – où l'Église est appelée aujourd'hui à approfondir sa compréhension du message évangélique, au contact de la société sécularisée, et à offrir son propre témoignage. Ainsi, la crise provoque à penser un « sens renouvelé de l'expiation » (p. 35), gage d'un pardon authentique, qui soit voie de résurrection. Mgr de Moulins-Beaufort insiste encore, que ce soit pour les prêtres ou les familles, sur la centralité de l'éducation à la « liberté spirituelle » (p. 66), comme condition d'émergence de la « vocation personnelle » (p. 99) de chacun. Enfin, tout en assumant les requêtes égalitaires contemporaines, l'auteur souligne le « côté "hasardeux" de la réalité familiale » (p. 125) – de même que sans doute aussi de tout parcours de vie. N'y a-t-il pas précisément dans cette vulnérabilité une ouverture possible à la grâce, à la rencontre avec Dieu et avec les autres ? N'est-ce pas là aussi le chemin qu'est appelé à vivre notre Église aujourd'hui ?

■ Agnès Desmazières

Jean-Paul Willaime

La guerre des dieux n'aura pas lieu

Itinéraire d'un sociologue des religions.
Entretien avec E.-Martin Meunier.
Préface de Philippe Portier. Labor et Fides, 2019, 368 pages, 22 €.

■ Cette autobiographie intellectuelle sous forme d'interview offre à la fois un regard personnel et vivant sur l'itinéraire d'une des principales figures de la sociologie des religions, le protestant Jean-Paul Willaime, et une introduction riche et pédagogique à cette matière, si importante alors que laïcité et place des différents cultes sont à nouveau des sujets inflammables. Le sociologue joue son rôle : déconstruire les évidences. Non, la modernité ne signifie pas moins de religion, mais de la religion autrement. L'« ultramodernité » – un concept forgé par Willaime – lui redonne une place : après s'être appliquée aux religions qui y ont perdu leur caractère inquiétant de pouvoir, la sécularisation touche les institutions laïques (politique, éducation, santé, etc.), laissant à nouveau aux religions leur place de ressource de sens, de lien social et de solidarité fraternelle. Plus on privatise et individualise les religions, plus elles se communautarisent. Le lecteur partage cinquante-cinq ans de recherche intellectuelle, nourrie de la lecture de Max Weber et de sa démonstration d'une matrice religieuse de la modernité, d'un désenchantement et d'une historicisation précoce du marxisme,

d'une critique amicale de la persistance de la matrice intellectuelle catholique dans la société française et d'un ADN protestant du refus de tout maître sur terre. L'ancien scout de Charlevilles-Mézières, passé par la Faculté de théologie protestante de Strasbourg et devenu chercheur au CNRS, partage aussi ses convictions sur l'Europe et la société démocratique. Le tout avec humour et intelligence.

■ Stéphane Lavignotte

**Étienne Grésillon
et Bertrand Sajaloli (dir.)**

Le sacre de la nature

Sorbonne Université Presses,
2019, 408 pages, 31,90 €.

■ Le souci pour la nature revêt souvent une dimension religieuse. Dirigé par deux géographes, ce livre reprend un riche colloque qui, outre cette discipline large-

ment représentée, rassemblait aussi des philosophes, des historiens et des théologiens. La petite trentaine d'articles se répartit en trois temps : une vue d'ensemble, des études plus spécifiques de paysages et enfin la dimension politique. On trouvera aussi bien ce qu'évoque la montagne, une étude des jardins monastiques que l'évolution du champ de bataille de Verdun... Il y a un regain d'intérêt des géographes pour les thématiques religieuses. On prend en compte l'apport des religions – particulièrement, chez nous, du christianisme – dans la fabrique du paysage. Une question qui parcourt l'ouvrage est celle de la « sacralisation » ou de la « sanctuarisation » de la nature. On sent les auteurs réticents à l'idée d'un « intouchable » naturel ou d'une nature référentielle comme dans le cas de l'écologie profonde. Il s'agit d'un ouvrage universitaire doté d'une abondante bibliographie, mais la plupart des contributions sont accessibles à un large public.

■ François Euvé



Retrouvez d'autres recensions sur www.revue-etudes.com
Chaque mois, des idées de lectures à partager et à commenter.

AU SOMMAIRE DU PROCHAIN NUMÉRO :

- La régulation des multinationales
- Les abus sexuels
- Entretien avec Mona Ozouf